

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 15 (1987)

DOI: 10.11588/fr.1987.0.53048

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

M. 638<sup>1</sup>. Zwei Blätter davon sind in der Bibliothèque nationale in Paris (Nouv. acq. lat. 2294) und ein weiteres Blatt ist im J. Paul Getty Museum in Malibu, Calif. (Ludwig I 6).

Was die Verdienste dieses Buches ein wenig schmälert, ist die Tatsache, daß sich nicht nur in den bibliographischen Index eine Vielzahl von Versehen, die leider nicht nur Druckfehler sind, eingeschlichen haben, so daß man den ganzen Band nur mit Vorsicht benutzen sollte. Zu einer stichprobenartigen Durchsicht vgl. die Liste der Errata:

S. 8 Z. 16: »Rangement matériel des volumes: les classes... 114« muß heißen »... 113«.

S. 8 Z. 17: »Les archives... 119« muß heißen »... 118«.

S. 59 Anm. 208: Das *Deutsche Archiv* erscheint nicht in Münster-Cologne, sondern in Köln-Wien.

S. 63 Anm. 230: »*In Papia*« anstatt »*In Papiam*«.

S. 64 Anm. 233: *Cassiciacum* anstatt *Classiciacum*, ebenso S. 391 Z. 9.

S. 66 Anm. 237: *Codices Latini Antiquiores* vol. V erschien 1950 anstatt 1936–1966.

S. 187 Z. 6: »Meerman« anstatt »Meermann«.

S. 187 Z. 13: »Pasing« anstatt »Paris«.

S. 187 Z. 14: »Burgerbibliothek« anstatt »Stadt- und Universitätsbibliothek«, ebenso S. 287 Z. 27 und S. 387 Z. 15.

S. 187 Z. 14: Datierung der Handschrift fehlt am Ende der Zeile.

S. 189 Z. 1: Datierung der Handschrift fehlt am Ende der Zeile.

S. 190 Z. 22: »Lansdowne« anstatt »Landsdowne«, ebenso S. 387 Z. 35.

S. 191 Z. 29: »note 151« anstatt »note 251«.

S. 255 Z. 23/24: Die Zeitschrift heißt: »Nordisk Tidskrift för Bok- och Biblioteksväsen«.

S. 287 Z. 23: »BERLIN (O), Deutsche Staatsbibliothek« anstatt »BERLIN, Staatsbibliothek, ebenso S. 387 Z. 12.

S. 290 Z. e v. unten: »Wissenschaftliche Allgemeinbibliothek« anstatt »Stadtbibliothek«, ebenso S. 387 Z. 5 v. unten.

S. 291 ERFURT: hier fehlt die Katalog von Schum in der Bibliographie zur Handschrift.

S. 292 Z. 6: »Stegmüller, *Rep. bibl.*... t. VI« anstatt »...t. IV.«

S. 293 Z. 10 v. unten: »John Rylands University Library« anstatt »John Ryland's Library«, ebenso S. 387 Z. 13 v. unten und S. 293 Z. 1 v. unten.

S. 294 Z. 12: »Observations sur l'origine des manuscrits« anstatt »Observations sur les manuscrits«, ebenso S. 294 Z. 3 v. unten und S. 295 Z. 8.

S. 311 Nr. 84: »Württembergische« anstatt »Württembergische«, so noch öfter.

S. 313 Z. 15 v. unten: KER, *Medieval Manuscripts in British Libraries*... t. I« anstatt ohne »t. I«.

Sigrid KRÄMER, München

Danielle JACQUART, Claude THOMASSET, *Sexualité et savoir médical au Moyen Age*, Paris (Presses Universitaires de France) 1985, 289 p. (Les chemins de l'Histoire).

Depuis quelques années, les recherches sur l'histoire du corps au Moyen Age se multiplient, notamment au sein de l'historiographie française, qui privilégie, comme c'est le cas pour le présent ouvrage, une histoire des représentations du corps, une histoire du »discours sur le corps«. On peut citer ici, à titre d'exemple, le volume récent de la revue »Médiévales« et le beau livre de Christine Pouchelle sur Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel (voir notre c.-r. en Francia 12, 810–812).

L'ouvrage de Danielle Jacquart et de Claude Thomasset s'insère donc dans une perspective

<sup>1</sup> Was mir William Voelke von der Pierpont Morgan Library dankenswerterweise bestätigt hat.

historiographique riche et actuelle, qui a le grand mérite d'inciter les historiens à (re)prendre en main cet immense réservoir de textes du Moyen Âge, à la fois médicaux et théologiques, afin de mieux saisir les représentations mentales et sociales autour du corps, de la sexualité, de la place de la femme et du couple, et ainsi de suite.

L'originalité de cette recherche solide consiste justement dans le fait que les auteurs ont su relier textes médicaux et théologiques et montrer à quel point la médecine et la théologie se sont influencées mutuellement, ne cessant jamais d'entretenir des rapports étroits, de telle sorte qu'historiens de la médecine et historiens des mentalités doivent se rencontrer pour mieux analyser ensemble problématiques textuelles qui avaient jusqu'ici la tendance à rester apannage de spécialistes isolés.

La plus grande partie de cet ouvrage est consacrée à l'étude des textes de ces nombreux théologiens, pour la plupart Dominicains (Vincent de Beauvais, Thomas de Cantimpré, Thomas d'Aquin, Albert le Grand), qui ont été les véritables médiateurs de la science grecque et arabe. Or, leur influence dans l'élaboration des représentations occidentales de la sexualité n'avait jamais encore été tentée, dans une perspective large. Ce livre apporte des mises au point qui méritent attention.

Le dialogue entre théologiens et médecins incite à affiner et à approfondir un certain nombre d'idées reçues, notamment en ce qui concerne l'origine de certaines traits de la misogynie de la part des clercs du Moyen Âge. Les textes scientifiques leur avaient appris que le corps de la femme n'est que le reflet du corps de l'homme. Le corps de la femme (à l'anatomie du corps féminin les auteurs consacrent les deux premiers chapitres de leur livre) est un miroir – et »par conséquent« inférieur – du corps de l'homme. L'apparat génital de la femme étant la réplique, à l'envers, de celui de l'homme, de nombreux auteurs adoptent, suivant Galien et d'autres autorités médicales, l'idée selon laquelle la femme aussi produit une semence, qui n'a toutefois pas la même valeur que celle de l'homme, sur le plan de la reproduction.

D'autre part, certains théologiens dominicains, notamment Vincent de Beauvais et beaucoup d'autres, ont contribué à véhiculer des affirmations et des théories dérivant d'anciennes traditions littéraires, proches de la superstition, comme la croyance à l'aptitude de l'organisme féminin à produire du poison, c'est-à-dire la mort ou la maladie. Or, c'est d'affirmations de ce type, diffusées par des textes qui connaissent un très grand succès, comme le *De secretis mulierum* attribué à Albert le Grand, que la littérature inquisitoriale et de la chasse aux sorcières va se nourrir quelques générations plus tard: »Les vieilles femmes qui ont encore leurs règles et certaines autres qui ne les ont plus régulièrement, si elles regardent des enfants couchés dans le berceau, elles leur communiquent du venin par leur regard... On peut se demander pourquoi les vieilles femmes, à qui leurs règles ne fluent plus, infectent aussi les enfants...« (p. 105).

Dans ce jeu inextricable d'influences réciproques, les auteurs remarquent à plusieurs reprises l'apport déterminant, mais pas toujours positif, des traités d'Aristote, sur les représentations du corps. L'idée de semence féminine, dont parlent pratiquement tous les médecins de l'époque, va finalement passer au second plan, à cause de l'affirmation d'Aristote »qui, opposant matière et forme, est à l'origine d'un grand nombre de commentaires scientifiques fort éloignés de la réalité médicale« (p. 266). Il n'y a aucun doute aussi que la popularisation des idées du Stagirite a été un canal privilégié pour la diffusion des théories affirmant l'infériorité de la femme. On est tenté de souscrire entièrement à l'affirmation selon laquelle »On peut donc considérer le rôle du Stagirite comme néfaste«.

D'autre part, les commentateurs de Galien et d'Avicenne se font les défenseurs de la doctrine du sperme féminin et sont amenés à des analyses psychologiques beaucoup plus fines. Ce n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage, que d'avoir démontré à quel point, dans le domaine des représentations du corps et de la sexualité, coexistent dans les derniers siècles du Moyen Âge des théories aussi divergentes.

Les historiens de la littérature apprécieront sans doute le troisième chapitre de cet ouvrage,

entièrement consacré à l'histoire des rapports textuels entre médecine et art érotique. La thèse centrale est la suivante: les textes médicaux intègrent et véhiculent peu à peu les éléments d'un art d'aimer qu'ils empruntent aux textes arabes et à l'antiquité latine. L'influence arabe, dont la liberté est au départ bien supérieure à celle des Occidentaux, a été dans ce domaine déterminante dans le développement d'un art et de techniques érotiques occidentales qui auront atteint, à la fin du Moyen Age, un degré tout à fait comparable aux autres civilisations.

Agostino PARAVICINI BAGLIANI, Lausanne

Der kranke Mensch in Mittelalter und Renaissance, publ. par Peter WUNDERLI, Düsseldorf (Droste Verlag) 1986, 187 p. (Studia humaniora. Düsseldorfer Studien zu Mittelalter und Renaissance, 5).

Le »Forschungsinstitut für Mittelalter und Renaissance« de l'université de Düsseldorf a eu l'heureuse idée d'organiser un cycle de conférences autour du thème de l'homme malade au Moyen Age et à la Renaissance. Les huit conférences, introduites par un texte de Hans SCHADELWALDT, sont maintenant réunies dans un volume de la récente collection d'études historiques, »Studia Humaniora«, dont les numéros publiés jusqu'ici témoignent d'une originalité et d'un dynamisme qui méritent d'être soulignés.

Le thème de »Christus medicus« avait déjà retenu l'attention, ces dernières années, de la part de G. Fichtner, H. Schadelwaldt et H. Schipperges. Il est repris ici par Martin HONECKER, qui présente une synthèse claire des résultats obtenus et qui poursuit la recherche sur des époques historiques plus récentes. Forgé sous l'influence du culte d'Esculape, qui a permis au christianisme de se distancer des positions plus tranchées du judaïsme face aux impuretés des malades, et repensé par Augustin, ce motif a servi de modèle fondamental tout au long de l'histoire des attitudes médiévales et modernes (Renaissance) face à la maladie. Il fut finalement marginalisé par l'insertion culturelle de la médecine parmi les *artes*.

Les soins du malade sont l'une des plus fortes traditions du monachisme bénédictin médiéval. J. SEMMLER en fournit ici une analyse textuelle fort détaillée, qui lui permet de dégager quelques lignes de fond. Dès le début, le malade est isolé du corps du monastère, mais non point marginalisé par rapport à la communauté monastique. Au cours des siècles, et surtout à partir du Moyen Age central, des indices importants apparaissent qui font apparaître le malade comme élément étranger au monastère.

Rudolf HIESTAND réussit à montrer, sur la base de quelques exemples bien choisis, que la maladie pouvait être perçue et vécue de manière fort différente, selon que le malade était un roi (comme le roi mézel) ou un paysan. Dans un monde où le pouvoir s'identifie encore à la dimension physique du souverain, il était inévitable que la maladie du roi fût le plus longtemps possible tenue cachée. La maladie était aussi prétexte à toute élimination du pouvoir. Dans le monde paysan, le malade ne risquait pas d'être marginalisé d'une manière aussi radicale.

Le rôle de la maladie dans l'exercice du pouvoir est au centre de la contribution de Hans HECKER, qui analyse le cas, troublant, d'Ivan le Terrible. Physiquement robuste, ses maladies furent la conséquence de ces débordements, peut-être même des frustration qu'il dut subir lors de son enfance. Oscillant entre la cruauté et les excès, Ivan le Terrible se servit de ses états maladifs (au sens physique et mental du terme) comme arme politique.

Les autres contributions concernent l'histoire littéraire. Peter WUNDERLI analyse la douleur comique dans les »Cent Nouvelles«, Ludwig SCHRADER se penche sur les maladies chez Rabelais et sur Rabelais comme médecin, Wilhelm BUSSE examine les rapports entre le poète Thomas Hoccleve et ses maladies, et Hubertus SCHULTE HERBRÜGGEN étudie les attitudes face à la maladie et la mort chez Thomas More.

Agostino PARAVICINI BAGLIANI, Lausanne